



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

### MODES.

M<sup>me</sup> MARIE-SÉGUIN<sup>1</sup>. — Est-ce compromettre sa réputation et son talent que de les mettre à portée de tous, que de vouloir que la femme dont la fortune est trop modeste pour aspirer aux sommités de la mode, y trouve pourtant quelquefois les moyens d'être, elle aussi, plus jolie et plus séduisante, sans courir le risque de se ruiner ? M<sup>me</sup> Marie Séguin s'est trouvée entraînée naturellement à résoudre cette question ; car, ayant seule le brevet de ces chapeaux, si commodes en voyage que toutes les femmes y ont recours, elle a dû les confectionner à tous les prix, et faire en sorte que les expéditionnaires trouvassent chez elle les caisses merveilleuses qui, dans un mince

volume, renferment cependant des chapeaux par douzaines. Ces jours-ci, notamment, elle en avait une quantité indescriptible, prêts à partir. Aussi, à côté du chapeau couvert de dentelle, et orné d'une fleur de Constantin que cinquante écus payaient à peine, de capotes de tulle aux rubans de la dernière nouveauté, de pailles de riz sur lesquelles se balançaient des plumes d'un prix fabuleux, avons-nous vu des chapeaux..... mais comment faire pour dire ce prix, auquel personne ne voudra croire ? et il est bien vrai pourtant qu'ils ne coûtaient que 8 fr. ! Et la forme en était gracieuse, l'étoffe bien fraîche, et l'ingénieux mécanisme de M<sup>me</sup> Séguin y était appliqué comme à ceux d'un grand prix. Puis des capotes de 10, 12 et 15 fr., et celles-ci avec des plumes et des fleurs. Toutes ces modes allaient au loin, porter dans des

<sup>1</sup> Rue Neuve des Capucines, 5.



contrées à peine civilisées le parfum enivrant des coquetteries de la France, tandis que de grandes dames vont à la même source chercher les coiffures riches, séduisantes et distinguées, qui sont, en ce moment, remarquables dans tous les lieux où se réunit l'élite de la société de Paris. C'est bien à M<sup>me</sup> Séguin de n'avoir point dédaigné cette universalité, qui ne peut que maintenir sa maison en relief, et répondre victorieusement aux détracteurs de son utile invention.

— Quelques belles paresseuses, qui ne veulent même pas se donner la peine de penser, nous demandent quelles toilettes elles doivent adopter pour les promenades que, dans tous les pays, on fait le matin *aux environs*. Camille ou Palmyre leur répondra en citant quelques charmanes robes qu'elles viennent d'exécuter. Une robe en nankin de soie, ornée de cinq volants sur la jupe; corsage montant, à pointe, avec deux revers qui partent de l'épaule jusqu'à la pointe, avec chacun un petit volant, et la manche longue et juste, avec cinq volants dont le dernier s'arrête au coude. — Une redingote de soie vert de mer à larges raies marron ombré, fermée tout du long par deux rangées de larges boutons en passementerie; corsage plat montant boutonné, et la manche plate à coude, garnie de petits boutons sur les coutures. Une robe poil de chèvre paille et lilas, avec des biais posés sur le devant de la jupe et séparés par des effilés de couleurs assorties; corsage montant toujours, orné de même, manches demi-longues, couvertes de biais et d'effilés, sur sous-manches en mousseline brodée. Une robe en soie rayée fauvette et rose, avec trois rangs de très-hautes franges distancées; corsage ouvert devant jusqu'à la ceinture, avec petite pèlerine arrondie derrière et formant revers devant, entourée de deux rangées de franges, manches à parements larges Louis XIII. — Robe de poulx de soie lilas très-ample, très-montante, sans garnitures que sept rangées de galon, et le mantelet pareil. Et en robes légères : la tarlatane imprimée, le barége uni, sur transparent de taffetas blanc, la mousseline de soie, avec des volants qui ne s'arrêtent qu'à dix centimètres de la ceinture; corsages froncés et ceintures à pans en large

ruban. Les papyrus, les mousselines d'Inde à grands volants festonnés, les grenadines, sont des tissus charmants pour soirées sur transparents de couleur; le corsage en est décolleté et carré. On jette sur les toilettes une écharpe en mousseline brodée d'un semé au plumetis, avec encadrement de *tulle Payan*<sup>1</sup>, ou un mantelet de crêpe avec quatre et cinq rangs d'effilés.

— Beaucoup de redingotes de taffetas se brodent en général avec les petites passementeries de Sorré-Delisle<sup>2</sup>, ce qui est d'un bon goût et d'un joli effet. Le soin qu'il apporte dans cette espèce de confection, ses boutons si variés, ses brandebourgs si nouveaux, soutiennent la mode de la passementerie pour bien longtemps encore. Rien ne saurait la remplacer autour des mantelets, auxquels on ne veut pas mettre de dentelle; aussi en a-t-il d'un nouveau genre pour cet emploi, qui joint à l'imitation de la dentelle une incontestable solidité.

— La coupe des chapeaux, tout en gardant le même aspect, a cependant subi chez M<sup>me</sup> Dasse<sup>3</sup> une modification, en ce que peu à peu elle en diminue l'évasement, ce qui y donne une grande distinction. Ses capotes de tulle rose, blanc, lilas, bleu, sont ornées de fleurs charmantes, dont quelques-unes retombent en grappes, telles que l'acacia et le baguenaudier, ou bien une légère guirlande de pervenche mêlée à de l'aubépine, et l'anémone à de la clématite. Quelques chapeaux en crêpe crêpé sont coupés par du tulle ou de la dentelle, ce qui les rend plus légers encore; on y pose des marabouts saules. — La seconde garniture des pailles de fantaisie est seulement en ruban; nous disons *seconde*, parce que les ornements avec lesquels on a ouvert la saison sont déjà remplacés, mais alors c'est avec une grande simplicité, et dans cette simplicité même, M<sup>me</sup> Dasse apporte une grâce toute parfaite.

— La vogue dont jouit M<sup>me</sup> Ellen Saint-Hilaire<sup>4</sup> va croissant avec ses succès; son talent est incontestable pour la pose des dents, auxquelles elle sait donner toute la vérité et l'éclat des dents naturelles. Ce qui

<sup>1</sup> Rue Vivienne, 15. — <sup>2</sup> Place de la Bourse. — <sup>3</sup> Rue Richelieu, 77. — <sup>4</sup> Boul. de la Madeleine, 13, cité Vindé.



est surtout précieux, c'est le soin qu'elle apporte dans les maladies de la bouche, maladies si douloureuses qu'elle soulage instantanément. Et puis, il y a dans l'assistance d'une femme une douceur et une sympathie que les clientes de M<sup>me</sup> Saint-Hilaire savent apprécier; et elles le lui prouvent en recommandant à leurs amies de s'adresser à elle, car elles peuvent compter autant sur sa discrétion et son empressement que sur son habileté.

MAYER.

Ce n'est pas seulement le beau monde, toute la fashion parisienne qui émigre, c'est encore l'industrie elle-même, représentée par les noms les plus aimés et les plus en vogue. Ils s'en vont soit aux eaux, soit aux bains, soit même dans les cours étrangères, porter ce goût de l'élégance et de la coquetterie qui sera toujours comme l'apanage de Paris. Ainsi vient de partir Mayer, le célèbre gantier de la rue de la Paix, pour faire un voyage par toute l'Allemagne. Après avoir visité toutes ces grandes villes, qui sont autant de capitales, et y avoir fait connaître ces mille recherches, ces mille raffinements de notre élégance parisienne, il s'en ira retrouver ces brillantes colonies d'étrangers qui envahissent en cette saison les eaux de Bade, de Spa et de Baden-Baden, enfin à Hesse, où il doit retrouver M<sup>me</sup> la grande duchesse. Il retrouvera là plusieurs de ces jolies petites *maîns couronnées*, qu'il a le privilège de rendre plus coquettes encore, lui, le gantier de tant de cours! car sur le livre de Mayer, on trouverait pour ainsi dire un catalogue des plus charmantes et des plus aristocratiques mains de l'Europe.

UN VAUDEVILLE A MEUDON.

PROLOGUE.

Théodore Moutain est à coup sûr un de nos plus charmants, un de nos plus spirituels vaudevillistes. Tous ceux qui l'approchent ne peuvent s'empêcher de l'aimer; il voit tout le monde, il possède des relations dans tous les coins de la France; il a obligé, au moins une fois, chacun de ses nombreux amis. — C'est le plus heureux

caractère et le meilleur cœur que je connaisse.

Théodore Moutain n'était pas riche à cette époque; il dépensait beaucoup et gagnait moins. — Ce ne sont pas les plus spirituels qui sont le mieux rémunérés: tant s'en faut, qu'au contraire.

Par suite, Théodore se trouvait fort souvent gêné et dans l'obligation de contracter des dettes. Son plus grand plaisir eût été de les payer.

Théodore passait presque toute sa vie dans la compagnie de jeunes gens comme lui, et ne demandait au ciel, quand il lui demandait quelque chose, que de pouvoir mener le plus longtemps possible cette existence insouciant et libre.

En dehors des cercles d'amis qu'il avait l'habitude de visiter tous les jours, Théodore fréquentait assez assidûment la maison d'une dame de Serminx, située dans le faubourg Saint-Germain, non loin de l'habitation ordinaire du vaudevilliste.

M<sup>me</sup> de Serminx avait auprès d'elle une fille charmante et une nièce délicate; mais Théodore était parfaitement insensible aux charmes de la nièce, comme à ceux de la fille. Cette dernière, d'ailleurs, était fiancée à son ami intime, Georges de Saint-Luc, attaché d'ambassade. Théodore allait chez M<sup>me</sup> de Serminx d'abord parce que cette dame avait été fort liée avec sa mère, ensuite parce que Saint-Luc s'y trouvait fréquemment. En hiver, on se réunissait autour du foyer; Saint-Luc parlait de ses voyages, Théodore de ses vaudevilles; les deux jeunes filles, curieuses, écoutaient; on se séparait quelquefois fort avant dans la nuit. Théodore reconduisait alors Saint-Luc. Il était essentiellement flâneur. Saint-Luc aimait à parler d'Hortense, sa fiancée; ils parcouraient souvent tous les quartiers de Paris, avant de songer à rentrer dans leur logis respectif.

Tout en parlant de la fille de M<sup>me</sup> de Serminx, Saint-Luc parlait naturellement de la nièce: elle s'appelait Hortense aussi; elle était gracieuse, douce, bonne; elle avait le meilleur caractère de femme: c'était un ange! Théodore avait peur du mariage, mais il n'avait pas peur des femmes. Peu à peu, les éloges souvent répétés de Saint-Luc absorbèrent l'imagination du



vaudevilliste. Il voulut résister; il essaya de lutter, mais ce fut en vain. La pente l'entraînait. Ce n'était pas cependant, s'il hésitait, que le mariage lui causât une répugnance réelle, ou qu'il s'exagérât les dangers ou les ennuis d'une cohabitation infiniment prolongée. Théodore avait en lui assez de force, de grandeur et d'esprit pour accepter sans crainte toutes les conditions de la vie. Mais qui pourrait sonder le cœur d'un vaudevilliste?

Théodore avait dit : Je ne me marierai pas du tout, et il se maria.

Il se maria, voyez le malheur ! avec une femme gracieuse, jolie, spirituelle au possible ; une femme dont le cœur était un véritable trésor de candeur et d'amour ; une femme dont la voix, le regard, les moindres gestes, respiraient un parfum enivrant de céleste virginité !

Pauvre vaudevilliste !

FIN DU PROLOGUE.

I.

Un an s'était passé.

Théodore habitait Meudon avec Hortense.

L'hymen l'avait rendu sédentaire ; il allait rarement à Paris ; il partageait son bonheur entre sa femme, ses dahlias et ses vaudevilles.

Il avait du reste singulièrement modifié sa manière de travailler. Il ne collaborait plus.

Aucun nuage n'avait altéré jusqu'alors le pur éclat de la lune de miel. Théodore était galant, empressé, prévenant ; Hortense était douce, aimante, soumise. Théodore se déclarait content de sa femme. Hortense eût été assurément trop exigeante si elle n'avait pas été satisfaite de tout ce que faisait son mari. Hortense se montrait d'ailleurs fort heureuse ; jamais la moindre tristesse n'était venue assombrir la pure sérénité de son regard.

Mais la femme est une créature faible et décevante, se disait Théodore Moutain.

Et il n'osait pas jouir complètement du bonheur qu'on lui offrait.

Il était jaloux comme le Maure de Venise !

Un soir, Théodore était sombre et rêveur. Sa femme venait de recevoir une lettre qui l'avait rendue soucieuse ; il prévoyait en outre que, sous peu, les répétitions d'un

nouveau vaudeville qu'il avait donné à la scène l'appelleraient fréquemment à Paris. Mille idées funestes lui troublèrent l'esprit ; il descendit au jardin, laissant Hortense au salon. Le grand air ne lui fit pas de bien ; il avait besoin de marcher. Le désir lui vint de courir quelques minutes dans les environs.

En ouvrant la porte du jardin, il vit un homme.

L'homme était appuyé sur sa canne, et paraissait observer l'habitation du vaudevilliste. Il était grand, beau, bien pris, fort élégamment mis.

Théodore le trouva très-laid.

Il resta environ dix minutes dans sa promenade, et se hâta de rentrer.

L'homme était toujours dans la même attitude.

Pendant toute la nuit, Théodore eut des rêves absurdes. Le lendemain matin, il se sentit pris d'un amour effréné pour l'horticulture, et descendit au jardin ; depuis la veille, tant de pensées pénibles s'étaient succédé dans son esprit, qu'il en était fatigué. Il s'abandonna aux plus déplorables distractions ; il passa le râteau sur les plates-bandes et sema dans les allées ; il émonda des arbres parfaitement sains, et arrosa de pauvres fleurs qui n'avaient nullement soif. Une heure après, le jardin n'était plus reconnaissable.

Vers neuf heures, on sonna au dehors. Théodore alla ouvrir : c'était le facteur ; il apportait deux lettres, l'une pour M<sup>me</sup> Moutain, l'autre pour Monsieur. Elles venaient toutes deux de Paris. Théodore s'empressa de faire remettre la première à son adresse, et lut la seconde.

Il fronça le sourcil. C'était une invitation de se rendre le jour même à Paris, pour assister aux premières répétitions de son vaudeville. Il rentra au salon pour prévenir Hortense de son départ.

A son arrivée, Hortense avait l'air rêveur et triste ; dès qu'elle apprit que des affaires l'appelaient à Paris, et qu'il y passerait probablement la nuit, son visage s'éclaira et parut resplendir ; du moins il se l'imaginait.

— Oh ! revenez vite, lui dit-elle ; j'aurai si peur ici toute seule !

Un sourire diabolique courut sur la lèvre











25 Juillet 1846.

2199.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Froquette de Sardin.*

*Chapeau des M<sup>mes</sup> d'Alexandrine, et d'Antin, 14. Robe en foulard. Jupen en poil de Chèvre.*

*Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. London.*



du vaudevilliste. Néanmoins il rassura sa femme et partit.

La première personne qu'il rencontra dans le sentier qui menait de sa villa au chemin de fer fut le jeune homme de la veille.

Il semblait encore plus beau, mieux pris dans sa taille, mis avec plus de recherche.

Théodore le trouva plus laid.

Cependant, il se demanda un moment s'il ne retournerait pas. Mais il rejeta toute crainte, et voulut boire jusqu'à la lie le calice d'amertume.

Il arriva à Paris vers trois heures, et se rendit immédiatement au Gymnase.

A ce théâtre, on lui annonça que sa pièce n'était pas encore à l'étude, et qu'on ne lui avait pas écrit.

Il devint blanc comme ce papier, et médita une vengeance à la fois noble et terrible.

Il alla dîner.

## II.

Le dernier convoi du chemin de fer avait débarqué notre vaudevilliste à Meudon. Il se glissa furtivement le long du chemin creux, et prit la direction de la villa.

Tout dormait, la lune montait radieuse à l'horizon, le ciel était resplendissant d'étoiles : un singulier frémissement agitaient les arbres.

Théodore ne tarda pas à arriver devant son habitation.

Le silence le plus profond régnait aux alentours ; il ouvrit discrètement la porte du jardin, et se glissa avec la souplesse silencieuse du serpent jusqu'au rond-point d'où il pouvait tout observer sans être vu. Il attendit ainsi plus d'une heure dans la plus complète immobilité et dans le plus profond silence.

Enfin, un bruit de pas se fit entendre au dehors du mur d'enceinte ; il prêta une oreille attentive ; le bruit parut se rapprocher. On s'arrêta devant la porte du jardin ; puis tout se tut.

Après dix minutes environ d'une anxiété horrible, une voix s'éleva tout à coup au milieu de la nuit, et chanta cette romance bien connue :

A l'heure où disparaît le jour,  
Où tout devient calme et mystère,  
Cavalier à sa beauté fière  
Ainsi chantait son pur amour.  
Mon enfant, etc...

Un vieil instinct de vaudevilliste se réveilla chez Théodore ; il fut sur le point de crier *au chat*, mais il se renferma dans sa dignité de mari... et ne dit mot.

D'ailleurs il y avait de l'espoir, son malheur n'était pas consommé, il fallait attendre encore.

A peine les dernières notes de la romance eurent-elles vibré dans l'air, que notre vaudevilliste, qui tendait avidement la tête et fixait les yeux sur le mur d'enceinte, vit poindre au sommet de ce mur un castor bientôt suivi d'une redingote et d'un pantalon. Le tout sauta dans le jardin.

En ce moment, la lune se voila la face... Théodore en fit autant.

Les preuves étaient suffisantes ; il n'avait plus besoin d'être convaincu, — il l'était ! — Ce fut comme un coup de foudre ; il pâlit, chancela, oscilla quelques secondes, et finit par s'éloigner, mais, cette fois, sans chercher à se dérober aux regards. D'ailleurs, la lune n'avait pas reparu ; l'obscurité le protégeait.

Notre pauvre vaudevilliste était presque fou ; il marcha toute la nuit à travers la campagne, avançant sur la montagne les premiers rayons du soleil. Il vit lever l'aurore ; c'était la première fois qu'il lui arrivait d'être aussi vertueux !

Dès qu'eut sonné l'heure à laquelle un mari peut se présenter dans la chambre de sa femme, Théodore rentra à l'habitation, et, sans remarquer la surprise et l'embarras des domestiques, il s'élança avec une vivacité pleine de colère vers l'endroit où il supposait que reposait Hortense ; mais il ne l'y trouva pas.

Il sonna : un domestique accourut.

— Où est madame ? demanda Théodore d'une voix impérieuse.

— Madame est sortie... répondit le domestique.

— Ah !... Et y a-t-il longtemps ?...

— Une demi-heure environ...

— Fort bien... A-t-elle dit qu'elle rentrerait bientôt ?

— Dans une heure à peu près.

— Allons, j'attendrai.

Quand le domestique fut sorti, Théodore se jeta sur le divan, et s'y roula en prononçant des mots insensés... Mais cette douleur et ce désespoir ne changeaient rien à



sa position ; il essaya de se calmer, et y réussit en partie.

Un domestique était allé prévenir Hortense ; elle ne se fit pas attendre. Elle s'empressa de monter à la chambre où l'attendait son mari, et s'y présenta le front serein, le regard pur, le visage éclatant de joie et de bonheur.

— Mon ami ! mon ami ! s'écria-t-elle, j'ai cru que tu ne reviendrais jamais...

Théodore était debout, calme, froid et impassible ; il prit Hortense par la main, la fit asseoir sur le divan et se plaça à côté d'elle.

— Hortense, lui dit-il alors d'une voix grave, depuis que nous sommes mariés, dites-moi, n'ai-je pas fait pour vous tout ce qu'il était humainement possible de faire ?

Hortense rougit.

— Vous avez toujours été bon pour moi, dit-elle ; mais pourquoi...

— Me suis-je jamais mis dans le cas de mériter un reproche de votre part ?

— Jamais... Mais je ne comprends pas.

— Écoutez-moi, Hortense : en unissant mon sort au vôtre, j'ai commis une cruelle méprise ; je ne pensais pas que j'allais enchaîner pour toujours une âme pure, avide, enthousiaste comme la vôtre, à un corps jeune aussi, enthousiaste encore, mais déjà froid, et que les douleurs ont considérablement usé... Je n'ai pas pensé à cela... on ne peut tout prévoir... Je m'aperçois trop tard que je me suis trompé !

— Que voulez-vous dire ? s'écria Hortense en joignant les mains.

— Je ne me livrerai pas à des récriminations absurdes, Hortense ; je n'ai pas besoin d'autres preuves que celles de cette nuit.

— Quelle nuit ?

— La nuit dernière.

— Vous étiez ici ?

— Dans le jardin... et j'ai vu...

— M. de Saint-Luc.

— Que voulez-vous dire ?

— Le mari d'Hortense.

— Et M. de Saint-Luc passe par-dessus les murailles, à onze heures du soir, pour aller vous voir !

— Pour venir voir sa femme !

— Sa femme !...

— M<sup>me</sup> de Saint-Luc.

— Comment cela ?

— Voyez !

Hortense indiqua à son mari la porte du jardin ; M. et M<sup>me</sup> de Saint-Luc entraient en ce moment, en se donnant le bras. M. de Saint-Luc avait l'air du plus heureux des hommes.

M. de Saint-Luc, après avoir épousé la fille de M<sup>me</sup> de Serminx, s'était vu obligé de la quitter pour un voyage diplomatique qui l'appelait à Vienne. M<sup>me</sup> de Saint-Luc, obsédée par les instances d'un jeune lion parisien qui voulait profiter de l'absence du mari pour gagner le cœur de la femme, avait écrit la veille à Hortense qu'elle irait le lendemain se mettre sous sa protection. Elle n'y avait pas manqué ; mais le lion ne s'était pas tenu pour battu. Par une lettre supposée, il avait éloigné notre pauvre vaudevilliste, afin que, pendant la nuit, il pût tenter l'escalade ; le lecteur devine le reste. Le jeune lion avait trouvé la place légitimement occupée. M. de Saint-Luc était fort à propos arrivé à l'improviste pour préserver sa femme des ennuis d'une trop longue résistance. Tout s'expliquait. Théodore demeura confus.

#### ÉPILOGUE.

Théodore avait fait une école, mais il n'eut pas à s'en repentir. Hortense ne lui garda pas rancune de ses soupçons jaloux ; elle était bonne, soumise, et elle l'aimait ! Depuis ce jour, les deux époux ont passé plusieurs années filées d'or et de soie ; mais le souvenir de cette nuit douloureuse, qui avait manqué de compromettre si fort son bonheur, laissa dans l'esprit de Théodore de profondes traces que le temps seul pouvait détruire. Pourtant, il ne paraît pas que ce souvenir l'ait empêché de s'abandonner à l'heureuse verve à laquelle le public a dû tant de charmants et de réjouissants vaudevilles. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a donnés à la scène depuis la nuit fatale, il en est un qui a obtenu un succès dont nos lecteurs n'ont peut-être pas encore tout à fait perdu le souvenir. Il est intitulé : *Un Vaudevilliste à Meudon*. — C'est l'histoire qu'on vient de lire. Le héros est également vaudevilliste. Le couplet final est ainsi conçu :

#### AU PUBLIC.

Mes tourments, mes chagrins d'époux,  
Point n'est besoin de vous les dire ;  
Desormais, soit dit entre nous,  
Je puis m'en moquer et m'en rire !  
Mais d'autres soins troublent mon cœur,  
Et je n'ai pas l'esprit tranquille :  
Messieurs, complétez mon bonheur  
En recevant mon vaudevilliste.

PIERRE ZACCONE.



## LES FLEURS ANIMÉES.

*Les Fleurs animées*, cette charmante composition de MM. Taxile Delord et Grandville, veut être traduite sur presque tous les théâtres. Nous avons dit que le théâtre des Folies Dramatiques prépare sur ce sujet une féerie de MM. Cormon et Granger : cet ouvrage sera intitulé *les Amours d'une rose*. Un autre théâtre répète une féerie en trois actes, inspirée par le même, sous le titre de *la Reine des fleurs*. Enfin il est question d'une autre pièce sur le même sujet au théâtre Beaumarchais. Quant à la publication des livraisons, son succès grandit pour ainsi dire tous les jours. On admire la finesse et la grâce exquis des dessins de Grandville<sup>1</sup>. — Nous ne saurions faire mieux d'ailleurs, pour donner une idée de l'ouvrage, que de citer le prologue de M. Alphonse Karr.....

Il y a plusieurs manières d'aimer les fleurs

Les savants les aplatissent, — les dessèchent et les enterrent dans des cimetières appelés herbiers, puis ils mettent au-dessous de prétentieuses épitaphes en langage barbare.

*Les amateurs* — n'aiment que les fleurs rares, et les aiment, non pas pour les voir et les respirer, mais pour les montrer; leurs jouissances consistent beaucoup moins à avoir certaines fleurs qu'à savoir que d'autres ne les ont pas. — Aussi, ne font-ils aucun cas de toutes ces riches et heureuses fleurs que la bonté de Dieu a faites communes, — comme il a fait communs le ciel et le soleil.

Quand, par un beau jour de février, — vous découvrez au pied d'un buisson la première primevère en fleurs, — vous êtes saisi d'une douce joie, — c'est le premier sourire du printemps.

Vous rêvez d'ombrages et de chants d'oiseau.

Vous rêvez de calme, d'innocence et d'amour.

Mais c'est que vous n'êtes pas un véritable amateur.

Si vous étiez amateur, vous ne vous laisseriez pas prendre ainsi à l'improviste par ces impressions poétiques, — vous regarderiez bien vite si, dans le cœur de la primevère, les étamines dépassent le pistil. — Si,

au contraire, c'est le pistil qui dépasse les étamines, le véritable amateur ne peut ressentir aucun plaisir d'une fleur aussi incorrecte; — c'est pour lui moins que les cailloux du chemin, — et si cette fleur se permettait jamais de s'épanouir dans son jardin, il l'arracherait et la foulerait aux pieds.

Mais il est d'autres gens plus heureux, — qui aiment toutes les fleurs qui leur font l'honneur de fleurir dans leur petit jardin; — ceux-ci doivent aux fleurs les plus pures et les plus certaines jouissances. — Mais encore il faut les diviser en deux classes : les uns aiment dans les fleurs certains souvenirs — qui se sont cachés dans leur corolle comme les hamadryades sous l'écorce des chênes : —

Ils se rappellent que *les lilas* étaient en fleurs la première fois qu'ils l'ont rencontrée.

C'est sous une tonnelle de *chèvre-feuille* qu'assis ensemble, à la fin du jour, ils ont échangé ces doux serments qu'un seul, hélas ! a gardés.

En voulant cueillir pour elle une branche d'*aubépine*, il s'est déchiré la main, — et elle a mis sur sa blessure un morceau de taffetas d'Angleterre, après l'avoir passé à plusieurs reprises sur ses lèvres roses.

Une autre fois — ils avaient ensemble cueilli des *wergissmein-nicht* sur le bord de l'étang. — Il y avait des *giroflées jaunes* sur les vieilles murailles de l'église de campagne où ils se rencontraient tous les dimanches.

Ainsi, chaque printemps, ces souvenirs renaissent et s'épanouissent comme les fleurs.

Mais il vient un moment où l'on appelle tous ces jeunes et vrais sentiments des illusions, un moment où l'on croit devenir sage parce qu'on commence à devenir mort.

On est alors tout simplement en proie à d'autres illusions.

Le côté de la lorgnette qui rapetisse les objets n'est pas plus vrai que le côté qui les grossit.

Alors on aime les fleurs, mais seulement pour elles-mêmes.

On les aime pour leur éclat, pour leur parfum et aussi pour les soins qu'elles vous coûtent.

On découvre alors que toutes les richesses des riches ne sont qu'une imitation plus

<sup>1</sup> Gonet, éditeur, rue de la Harpe, 93.



ou moins imparfaite des richesses des pauvres.

On voit que les diamants, qui coûtent parfois tant de honte et dont on est si fier, voudraient bien ressembler tout à fait aux gouttes de rosée au soleil levant.

On voit que les fleurs sont des pierreries vivantes et parfumées.

On voit qu'un tableau qui représente à peu près ces trois arbres et cette pelouse — est payé cent fois la valeur de la pelouse et des trois arbres eux-mêmes. — Eh bien ! on va essayer d'imiter cela en marbre ou en bois ; — puis, si l'artiste arrive à réussir si bien qu'on voie tout de suite ce qu'il a voulu faire, — il faudra abattre une demi-lieue de ces vieux hêtres pour payer l'imitation qu'il a faite d'un seul.

C'est alors que l'on comprend que Dieu aime les pauvres, et que, comme les petits enfants, il les laisse s'approcher de lui.

Alors aussi, retiré, blessé des luttes de la vie, — on se rappelle tout ce que l'on a aimé, tout ce qui vous a trompé, — toutes les fleurs charmantes qui ont porté des fruits tristes et vénéneux, toutes ces promesses devenues des trahisons, toutes ces espérances déçues.

Et quand on est enfermé entre les murs de son jardin, — seul avec ses fleurs aimées, — on pense qu'on n'a rien à redouter de semblable en cette dernière affection.

Jamais aux fleurs roses du pêcher ne succéderont les capsules vénéneuses du datura, — comme aux charmantes fleurs de l'amour et de l'amitié ont succédé des fruits amers de l'oubli et de la haine.

Et quand ces chères fleurs effeuillent leur corolle sous les ardentes caresses du soleil, — vous savez en quel mois et à quel jour de l'année suivante elles reviendront à la même place du jardin s'épanouir de nouveau, riantes, jeunes, belles et parfumées.

Heureux ceux qui aiment les fleurs ! heureux ceux qui n'aiment que les fleurs !

## MUSÉE GRÆCO-ROMAIN.

C'est le 20 juillet que la première partie du musée græco-romain, organisé dans le palais des Beaux-Arts, par les soins de l'architecte, M. Duban, a été ouverte aux études et au public.

Le musée se compose aujourd'hui de deux grandes galeries et d'un couloir.

Parmi les merveilleux ouvrages d'architecture et de sculpture qui sont placés dans le Musée, on remarque :

Le célèbre vase de sainte Cécile, le *Bacchus*, la *Polymnie*, toutes les *Vénus*, la *Minerve* du Vatican, celle d'Albani, la *Diane* de Gabie, le *Brutus* du Capitole, le *Germanicus*, l'*Antinoüs* du Musée britannique, le *Mercur*, dit l'*Antinoüs* du Vatican, le *Ménandre* du Vatican, l'*Hermaphrodite Borghèse*, le *Posidippe* du Vatican, le *Gladiateur mourant* du Capitole, le *Faune à l'outre* du Musée de Naples, l'*Amazone* du Vatican, le *Domitien* du même palais, ainsi que l'*Hercule* dit *Commode*, le *Roi barbare* captif du palais de Farnèse, la base de la colonne césarienne, l'*Auguste* et le *Jules-César* du Capitole, la sphère céleste du Musée Bourbon à Naples, le *Rémouleur* de la galerie de Florence, la caisse d'un char de triomphe, plus de cent bas-reliefs, grands et petits, des chapiteaux de colonne, des cippes, des entablements tout entiers, des mascarons, candélabres, etc., etc., tous chefs-d'œuvre de l'art grec et romain, estampes en plâtre avec un soin extrême.

Cette première partie du musée, située dans l'aile du Midi de la cour de marbre, va avoir son pendant en face et au nord, tandis que tous les chefs-d'œuvre de la Renaissance vont être déposés dans l'ancienne église des Petits-Augustins, dépendante du palais où sont déjà réunies les copies des inimitables chefs-d'œuvre de sculpture de Michel-Ange, à savoir : son *Jugement dernier*, par Sigalon, le *Moïse* et les *Tombeaux des Médicis*.

Le palais des Beaux-Arts vient, du reste, d'être augmenté d'un amphithéâtre d'anatomie pour les élèves de l'École.

A ce Numéro est jointe la planche 2199.

## LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 30 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V<sup>e</sup> DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.